

SALLE PILLORE

Maurice Nicolle

WZ
100
NIC

N

I

C

TUNIS

IMPRIMERIE J. ALOCCIO, 6, RUE D'ITALIE

1935

B.U. ROUEN - MEDECINE PHARMACIE



D

146 148908 8



WZ
NIC
NIC

REF 68/9

Maurice Nicolle

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSTAIR
Section Médecine - Pharmacie

15034

ROUEN

TUNIS
IMPRIMERIE J. ALOCCIO, 6, RUE D'ITALIE

1935

15034







M. W. W.



VENERANDAE MEMORIAE
MAURICII NICOLLEI
ROBUSTA DOCTAQUE MENTE
MODESTA INDOLE
PRAESTANTISSIMI VIRI
MINOR FRATER
PIE DEDICAVIT



Maurice Nicolle

J'ai recueilli de la bouche de nos parents mes plus anciens souvenirs sur Maurice. Ils le peignent, enfant, des mêmes traits que ses amis lui ont connus à toutes les époques de sa vie : curieux de tout, insatiable d'apprendre, questionneur et raisonneur, terriblement bavard et, parfois, insupportable. Promené à bras par les rues de Rouen, il retournait d'un geste brusque le visage de sa mère, lui saisissait nez ou oreille, afin d'être mieux assuré d'attention. Plus tard, il amentait les passants par les transports qu'excitaient en lui les lettres, récemment apprises, qu'il retrouvait aux enseignes : « Un A ! un O ! un U ! » Ma mère, si retenue, souffrait du léger scandale (si, toutefois, il fut rien de léger dans notre province). Cependant, rentrée au 5 de la rue du Cordier où nous sommes nés, ayant confié l'incident journalier à mon père, elle convenait que celui-ci ne se trompait pas dans son amour-propre, que Maurice ne serait pas un personnage ordinaire.

Les souvenirs s'attachent à des anecdotes ou, plutôt, ce n'est guère que d'anecdotes qu'on se souvient. Avant que j'aie pu prendre connaissance personnelle des êtres, étant le cadet de plus de quatre années, voici, dans ce qui

me fut raconté, l'aventure la plus caractéristique de la jeune enfance de Maurice.

Ni l'abécédaire familial que je possède encore et dont la démonstration nous fut faite du bout d'une aiguille à tricoter, ni les titres épelés des articles du *Nouvelliste de Rouen* de Lapierre, point davantage les lettres des enseignes ne pouvaient suffire longtemps à l'instruction de mon frère. Ma venue au monde chargeait de nouveaux soins l'éducatrice. Le lycée n'acceptait pas les enfants de moins de six ans. Mes parents décidèrent de faire entrer Maurice comme externe dans une petite pension de la ville.

Ma mère s'entoura de sévères références. Enfin, elle fit choix d'un établissement que je ne saurais désigner que par le nom de ses directrices, Mesdemoiselles Chrène. J'orthographie le nom tel que je l'ai entendu. Je ne l'ai jamais entendu que dans le récit que je rapporte.

Ma mère conduisit donc un jour, à cette pension, son fils irréprochablement peigné, costumé avec orgueil et bien chapitré sur l'obligation du silence. Consciencieuse, elle tint à redire à l'ainée des demoiselles ce qu'elle lui avait déjà confié : le bavardage intempestif du futur écolier. Mademoiselle Chrène interrompit d'une voix sèche et assurée la plaideuse. Il régnait un tel vent de discipline dans la maison que les enfants les plus difficiles s'y montraient aussitôt des modèles de sagesse.

Lorsque, deux heures plus tard, Maman vint rechercher son bambin, Mademoiselle Chrène, l'ainée, sans rien avoir perdu de sa native sécheresse, témoignait d'une moindre confiance : « Votre enfant, Madame, prononça-t-elle, pa-

raît doué d'une vive intelligence. C'est bien le plus insupportable gamin que j'aie connu. *Il a dissipé toute la classe* ». L'intelligence l'emporta. Je n'ai pas entendu dire que Maurice ait quitté, avant l'heure, la pension des demoiselles Chrène.

Les parents sont soucieux de l'avenir de leurs enfants. Les nôtres poursuivaient très loin cet avenir. J'ai toujours pensé qu'ils avaient arrêté la destinée des deux aînés. Nature moins en dehors, casanier d'apparence, il m'était départi de prendre la succession de la clientèle paternelle. La carrière du génie fut dévolue à Maurice.

Mon père, Eugène Nicolle, avait été amené à la médecine par le goût des sciences naturelles. Il tenait ce goût de son propre père, Edouard Nicolle, né en pleine campagne, dans un pavillon de garde de chasse, aux confins du pays de Caux et du pays de Bray (1). Devenu plus tard, par nécessité de métier, armurier ou, pour parler comme l'enseigne de son magasin, arquebusier, notre aïeul était demeuré fidèle à son amour de la nature. Retiré du commerce, il se fit horticulteur.

Au temps de notre enfance, mon père était médecin des hôpitaux de Rouen et professeur suppléant de la chaire d'histoire naturelle à l'Ecole des Sciences et des Lettres de la ville. Il avait fait le sacrifice de ses ambitions scientifiques. Ces ambitions, il les reportait sur ses fils, en particulier sur l'aîné. Maurice serait ce que lui-même

(1) A Boissey, hameau de Londinières (Seine-Inférieure).

n'avait pu être, et notre père aurait désiré d'être un grand naturaliste.

Il s'en rencontrait un, sinon illustre, du moins notable, à Rouen. Félix Archimède Pouchet, fils de Louis Ezéchias, le grand technicien de l'industrie du tissage, n'est guère connu que par le rôle peu enviable que le destin lui fit jouer comme adversaire de Pasteur dans la querelle sur les générations spontanées. Rouen appréciait en lui un savant consciencieux et le fondateur de son beau musée d'histoire naturelle. Pour ceux qui suivaient son enseignement, c'était un professeur remarquable. Mon père, son élève, voyait en lui un modèle dont l'exemple se doublait de la personnalité du fils, Georges Pouchet, qui devint professeur au Muséum. On rêva donc, chez nous, pour Maurice, d'une même carrière et, jusqu'au moment où il sortit de l'internat, mon frère suivit le rêve paternel. En entrant à l'Institut Pasteur, on peut dire qu'il l'accomplit d'une certaine manière.

Notre mère, plus sage, élevée par un père d'une noble et scrupuleuse droiture (1), le seul de nos grands parents que nous ayons connu, ne souhaitait à son fils que d'être digne de celui qu'elle avait appris à vénérer dès le jeune âge. De notre père, Maurice reçut la flamme de l'ambition; de notre mère, le sentiment du devoir, empreint, pourrait-on dire, d'un certain esprit janséniste. Par les traits, il lui ressemblait, à elle.

Maurice est né le 1 mars 1862.

(1) Charles Louvrier, né à Vire, horloger à Bayeux, où notre mère naquit.

Si loin qu'à présent je remonte dans mes souvenirs personnels, il m'apparaît celui que mon père imaginait, celui que tous, dans notre entourage, voyaient : un être extraordinaire. Je l'admirais. Il ne commandait pas. Il ne s'est jamais beaucoup soucié de qui le suivait. Je suivais. De ceux qui l'ont suivi, j'ai été le premier en date. Pourtant, si semblables que furent nos carrières, malgré des affinités, poussées jusqu'à la communauté de certains gestes, je n'ai pas été son élève. Nos cerveaux n'étaient pas construits de la même façon : le sien bourré à éclater. plus qu'exact, systématique; le mien troué de lacunes.

Il est, sur le littoral du Calvados, un petit havre de pêche au nom sans éclat, Port-en-Bessin. Deux longues jetées enserrant un champ de mer libre; nous avons vu creuser, plus tard, à même le rivage, deux bassins vaseux, puants à marée basse. Comme plage, un peu de sable qu'il faut aller chercher très loin; par ailleurs, rochers et varechs. Les maisons, presque toutes de pêcheurs, s'étirent et s'étagent à l'ouverture étroite et sur les flancs d'une vallée dont le cours d'eau, l'Aure, s'est perdu dans des fosses, à mi-chemin de Bayeux. Des falaises d'argile violette, effritées sous l'assaut des vagues, tombent par pans, reculent et laissent à leur base un plateau de roche solide. Partout, émergent des fossiles; soit de ce plateau même, durs et difficiles à extraire, soit de l'argile molle où les bélemnites apparaissent comme des manches de porte-plumes. C'est le bajocien, terrain privilégié pour les chasses des paléontologues. Un peu plus loin, dans les terres, les fours à chaux de Sully (prononcez *Su-i*) offraient la

bande mince du poudding de l'oolithe ferrugineuse, plus riche encore en débris d'animaux marins.

Nous venions passer le mois d'août de chaque année sur cette côte. L'occasion sert les vues de mon père. Maurice commencera son apprentissage de savant par la géologie.

En ce temps, les vieux pêcheurs de Port que l'âge retient sur la terre ferme, lorsqu'ils n'aperçoivent pas les fils Nicolle, pêchant en compagnie de leur grand-père et du fidèle cousin Léonce tout au bout d'une des jetées, sont assurés de les retrouver le long des falaises, furetant l'argile humide ou bien s'efforçant d'extraire à grands coups de marteau, avec un ciseau maladroit, les fossiles de la roche dure. Le plus grand manie les instruments, dédaigne le gibier pierreux, pérore; le comparse se tait, recueille les débris et les porte. Le même couple opère, de temps en temps, à Sully. Il faut s'y garder des ouvriers quand il s'agit de s'approprier une pièce d'une certaine importance; cette denrée se vend parfois. Le dédain de l'ainé sert de rempart au plus jeune. A son abri, celui-ci ramasse l'ammonite pesante, la cache sous les pans de sa veste, emplit ses poches du menu fretin et les crève. Souvent, les deux compagnons filent sous l'averse.

Au logis portais, chez la mère Cauchard, sans cesse courbée à son filet de pêche, le cadet se débarrasse du matériel encombrant. Le grand frère y prélève les meilleures pièces pour sa *collection*. L'obstacle principal à l'enrichissement de celle-ci était l'excédent de poids dans les bagages au retour. Maman détestait cette dépense.

Nous faisons du meilleur de nos récoltes des paquets que je portais. Je n'y avais aucun mérite. Il avait été décidé par nos parents que je serais complaisant. Une pareille décision ne pouvait concerner mon génie de frère. Tout autant que lui je prenais plaisir à cette chasse. Si Maurice pesait l'intérêt de ma charge, j'avais l'âme insoucieuse de l'ignorant; je chassais, sous ces formes figurées, les formes moins précises de mes rêves.

Parfois, nous voyant rentrer de nos expéditions, mon grand-père dont l'âme était simple et qui admirait toute science, mais la logeait dans les livres, disait à Maurice : « Tu es un érudit, mon garçon ». Sans qu'il pût s'en rendre compte, sa parole était prophétique. Ce n'est pas le lieu de dire ici comment le jugement de mon grand-père s'est trouvé juste.

Un jour, sur ce rivage où nos esprits, bridés par la vie citadine, se sont dilatés dans le libre exercice des vacances, les deux géologues firent une rencontre. Un vieux monsieur, que guidait une dame de compagnie, était venu s'asseoir sur un pliant et il contemplait la mer avec le regard absent que donne l'âge. C'était un spectacle singulier que celui d'un inconnu dans une colonie de baigneurs (sans plage) dont ma famille formait à elle seule la moitié. Nous considérions donc le nouveau venu d'un œil inquisiteur. Il se leva et, tandis que la dame le suivait en portant les pliants, nous le vîmes tirer de sa poche un marteau et faire jaillir des fossiles de la roche avec une adresse étonnante. Il les prenait, les examinait un instant; puis, dédaigneux, du dédain blâsé du connaisseur, il les

réduisait en pierraille. Le nom du personnage vint à nos oreilles. Il était illustre et d'une sonorité étrangère. Nous n'avons jamais adressé la parole à ce surprenant collègue. Maurice, en dépit de l'apparence, était aussi timide que moi. Néanmoins, j'estime qu'après notre maître véritable, mon père, après Pouchet que nous n'avons pas connu, notre premier initiateur dans la science biologique fut ce personnage entrevu, Henri Milne-Edwards.

Maurice eut bien, dans la pratique géologique, un autre modèle, un fils d'exilé polonais qui portait, comme ses congénères, une couronne de comte sur sa carte de visite. Mon grand-père, dédaigneux des titres et instruit de l'origine du réfugié, refusait de l'appeler d'un autre nom que Joseph. Le comte venait chercher mon frère à des heures précoces; il possédait un arsenal professionnel dont une échelle métallique pliante qui permettait l'escalade des falaises. Il faisait le commerce des fossiles.

Chacune de nos saisons dans le Bessin, d'autres expéditions plus ou moins profitables, enrichissaient la collection de Maurice. Elle en vint, avec les années, à emplir sa chambre, ne laissant qu'un étroit passage le long du lit et la place de la table et d'une chaise devant la fenêtre que bouchaient les platanes de la place de la Rougemare. En fin de compte, ayant quitté Rouen depuis longtemps, Maurice confia ses trésors à un collègue dans le but, invraisemblable pour qui connaissait mon frère, de les vendre. Il s'en était détaché, comme il se détachera toujours brusquement des choses et des hommes. L'amateur les dispersa.

Cette collection encombrante avait eu des commencements fort petits. Je me souviens du temps où elle ne comptait qu'une vingtaine de pièces. Un jour, Maurice m'appelle dans la grande chambre du troisième, voisine de la sienne. Il avait rangé les pierres sur le marbre de la commode. Il fit disparaître les étiquettes : « Il se peut, professa-t-il, que quelqu'un vienne visiter ma collection en mon absence. Il est bon que tu saches de quoi elle se compose pour la présenter ». Je dus apprendre aussitôt une série de noms farouches et les réciter. L'un d'eux me charma, la roche qu'il désignait surtout. C'était un éclat de lapis-lazuli.

En dehors des joies du collectionneur, de celles du petit théâtre dont je parlerai, en dehors d'autres et tristes distractions dont je parlerai aussi, et d'amis très chers de mes parents, mais de compagnie monotone, Rouen, pour Maurice et pour moi, ce fut, en notre enfance, le lycée Corneille. Tous deux nous y avons passé, externes ou demi-pensionnaires, une dizaine d'années, et, j'en suis sûr, autant pour lui que pour moi, sans ennui. C'est que toute plaie est relative. Dès que nous sortions de nos classes, l'ennui, le féroce ennui provincial, le véritable ennui nous prenait aux tempes. C'est un rude avocat du travail. Nous en sommes les fils spirituels.

Maurice est un lycéen intelligent, appliqué quand il lui plait et brillant. Ses maîtres l'attestent. Tous lui prédisent le succès. Ils conviennent autant de la fantaisie de son travail, du dédain de l'écolier pour certaines matières. Ils s'accordent sur un point, le bavardage. Mademoiselle

Chrène, l'ainée, l'a prononcé justement : Il dissipe toutes les classes. Il distrait maîtres et disciples. Les maîtres sont bien contraints d'assurer la discipline. Avec la régularité de la pluie rouennaise, du *crachin*, les punitions sévissent sur qui ne retient pas sa langue et stimule celle des camarades. Maurice est *collé* tous les jendis et, parfois, le dimanche.

Je n'ai guère connaissance, sauf par le cahier de correspondance où s'inscrivent places, notes et punitions, de ce qu'est la vie de Maurice au lycée. Quatre années de différence d'âge, dans un grand établissement qui compte un millier d'élèves, ne nous y permettent pas le contact. Il a des camarades successifs dont il traite avec enthousiasme et dont, vite, on n'entend plus parler.

A la maison, mon frère travaille. Il lit, s'instruit, fréquente, reçoit des amis auxquels il restera fidèle toute sa vie : Albert Dupré, Albert Gascard. Le soir, couché après une journée laborieuse, mon père dicte à Maurice un cours d'histoire naturelle dans lequel il fait entrer, chose inouïe à l'époque, des notions d'anatomie comparée et d'embryologie. Il met, entre les mains de l'enfant, des réactifs chimiques et il lui apprend la menue pratique des analyses. Il agira de même avec moi.

Maurice s'amuse quelque temps avec un petit théâtre. Il compose des pièces. La seule dont je me souviens avait nom *Le dernier des doges* et traitait, sans bien les connaître, des *Pâques véronaises*. Malgré le succès public de ce drame qui se terminait dans un incendie de feux de Bengale, le théâtre est vite abandonné. Mon frère me le

cède. Il m'a cédé peu à peu ses jouets. Ce n'est pas assez de leur usure fonctionnelle; du jour où ils ne sont plus à lui, il les démonte et les éventre pour mon instruction et... pour la sienne.

Le voici lancé lui-même sur les planches. Il a composé et il joue *Monsieur Caillou* ou *Errare humanum est*. Ce double titre indique que Maurice connaît le latin et qu'il commence de critiquer les savants : M. Caillou est géologue. La représentation ne va pas sans accroc. L'auteur s'y mêle d'improviser et le camarade, publiquement, le lui reproche. C'est la verve de notre illustre arrière-grand-oncle, Carlo Bertinazzi, dit Carlin, le dernier Arlequin de la Comédie Italienne, de la *Comedia del arte*, qui revit dans les discours et les gestes fraternels. Elle les animera toujours (1).

La carrière littéraire de Maurice est brève. L'auteur du *Dernier des doges* ne s'intéresse pas à l'histoire. Il affirme que la géographie ne s'apprend que par les voyages et, hors son séjour à Constantinople, mon frère a toujours détesté se déplacer, même marcher. C'est la science, ce sont toutes les sciences qui le passionnent et aussi des problèmes si généraux qu'à cette époque surtout je ne puis les suivre. D'ailleurs, on ne m'invite guère à les entendre. Les oreilles des amis de Maurice en bruissent. Mon père les réunit devant un écorché d'Auzou. Il leur enseigne

(1) Par notre grand'mère paternelle, Maurice eut ainsi du sang italien (piémontais); par notre grand'mère maternelle, il avait du sang wallon (Givet). Pour le reste, les trois quarts, moitié sang haut-normand, moitié bas-normand.

l'anatomie en démontant les pièces de carton-pâte. Parfois, il leur montre l'intérieur du cœur d'un mouton ou bien tel autre organe. Maurice dessine avec goût. Il s'est haussé, une fois au moins, à la peinture. Trois livres empilés, reproduits par lui, ont été soumis au jugement de mon grand-père qui, avec une bienveillance bougonne, y a reconnu un homard. Je ne sais si cette critique a été plus pénible à l'artiste que de constater, à quelques années de là, que les couleurs, dissoutes dans l'huile d'olives, n'avaient pas séché. Mon frère écrit alors d'une écriture penchée, féminine.

Il fréquente, dans ses lectures, des auteurs, étrangers aux bibliothèques enfantines de notre province : Shakespeare, Goethe, Laclos, Stendhal, Flaubert, Descaves. J'en profite. La différence entre nous c'est qu'il les lit ouvertement et que je les dévore en cachette pendant ses absences. Une plus grande différence est qu'il les comprend, tandis que, trop jeune, j'emprunte à ces livres des enthousiasmes troubles ou des répugnances. Maurice a toujours été fêru de Goethe; il savait *Faust* et les *Entretiens avec Eckermann* par cœur. Je crois qu'il en est demeuré, toute sa vie, un préromantique. Il est vrai que Maurice de Fleury y fut, plus tard, pour quelque chose.

Peu à peu, non sans brusquerie, mon romantique de frère s'affranchit de nos pauvres distractions familiales. Notre père, absorbé par les exigences du métier, n'a que quelques heures de liberté l'après-midi du dimanche; encore sont-elles incertaines. On se couche, chez nous, à huit heures du soir, sauf le jeudi où le ménage ami vient dîner

et le dimanche où nous dînons au domicile du même ménage. Ce dernier repas est précédé d'une promenade, aussi pénible à ma mère qui la dirige qu'aux enfants, contraints à ce désolant exercice. On prend par la rue de la République, on longe le quai de Paris, puis la *Petite Provence*, on remonte par la rue Jeanne d'Arc et l'on retrouve ou non mon père au Jardin de Solférino. La musique militaire ne touche pas Papa. Il vient là pour se détendre. Maurice qui est musicien s'y ennuit.

Il s'ennuit, nous nous ennuyons dans les promenades rituelles du jeudi sur les routes de la banlieue nord de Rouen où nous cueillons de maigres violettes sans parfum aux talus des ornières. Aujourd'hui, cette campagne est couverte d'habitations et de jardins, si bien que je n'y retrouve plus la chiche laideur qui désola les heures libres de notre enfance. L'ennui s'enfle les jours des *Assemblées* sur les routes poudreuses ou dans les herbages des communes voisines. Il atteint son paroxysme le soir des dîners avec le ménage ami, aux jeux de cartes. Bientôt, dès que, la table desservie, la bonne met le tapis et que Maman y dépose l'appareil de supplice, Maurice se lève, embrasse chacun et se retire. « J'ai à travailler, prétexte-t-il par un reste de courtoisie ». Puis, un jour que quelqu'un émet un doute : « On s'embête trop, déclare crûment l'impatient ».

Cependant, mon frère avance en âge. Le germe ambitieux déposé, entretenu par mon père, commence de lever. Dans la classe de philosophie, il décide d'avoir tous les

prix: il les a. Pour ne pas lui paraître trop inférieur, j'ai fait plus tard le même effort.

Le voici étudiant en médecine à Rouen. J'ai grandi dans l'ombre fraternelle. Je monte coucher au même étage. Il jouit de plus de liberté. Parfois, quand il n'a pas d'autres compagnons sous la main, il m'entraîne. Il m'a conduit dans les premières brasseries que j'ai connues et contraint d'y boire de la bière, exploit qui m'effarouchait et me faisait mal au cœur. Je lui dois aussi de m'être tenu debout, mollets courbaturés, au parterre de l'exigu *Théâtre français* de Rouen. Seul ou non avec lui, toléré dans ce cas, je vois Maurice, je l'entends surtout. Je commence à connaître ses affirmations téméraires, les jugements définitifs sur les gens, jugements impitoyables, coups d'assommer assénés sans la moindre intention de nuire, sans aucune jalousie, sans intérêt, comme un exercice, un besoin de loger une opinion dans des mots, choisis avec une justesse ou un parti-pris, également admirables. Bien souvent aussi, aucune réalité derrière les phrases, une impulsion, un besoin formidable d'exprimer, de condenser une pensée, parfois de la faire éclore.

Maurice est membre de la *Société des Amis des Sciences naturelles* dont mon père fut des fondateurs. Il suit les séances, il participe aux excursions. Il fréquente des gens étranges : un chapelier qui embaume et empaille des insectes; un marchand de cierges qui emploie ses après-midi du dimanche à vider de leur contenu pierreux les fossiles et à les rendre nets comme coquilles actuelles. Il est l'élève, puis le préparateur à l'Ecole des Sciences de ce

singulier Emmanuel Blanche sur lequel on pourrait écrire un livre burlesque et dont l'originalité apprêtée masque un égoïsme féroce. Excellent professeur au demeurant. A sa suite, Maurice prend un bain de botanique et il emprunte à ce maître la haute et droite écriture qui sera désormais la sienne.

Pour ses qualités, son intelligence, ses enthousiasmes, son brio, pour son désintéressement tout autant, Maurice mène avec lui une troupe d'admirateurs. Il enseigne, il critique, il brise les idées reçues. Avec leurs débris, il édifie des théories nouvelles, quand il ne lire pas celles-ci de rien. En tout, il tranche. Devant l'opposant présumé, ses yeux gris, métalliques, jettent des éclairs et, pour mieux affirmer, l'orateur commence de dresser le médius de la main droite. Il a des confidents ou, plutôt, son confident par époque. Au lycée, c'était Victor Lelarge. A présent, la place est disputée par Jules Courbet et par Alfred Pous-sier. Je ne parlerai pas de ses maîtres de l'Ecole de Médecine et des hôpitaux de Rouen. Un seul eut une influence sur lui, avec Emmanuel Blanche; un seul ne fut jamais discuté, c'était justice, Louis Dumesnil. De cet homme, comme de Lecaplain, notre maître de physique au lycée, Maurice et moi nous portons l'empreinte. Jusqu'à l'Institut Pasteur, nous n'avons pas connu de plus grands maîtres.

L'heure de quitter la province est venue. Déjà, mon père avait envoyé Maurice s'instruire de l'histologie au Collège de France, auprès de Malassez et de Suchard. Il lui a conseillé, pour plus tard, l'étude de l'embryologie que

Maurice fera chez Kölliker à Würzburg. Il le dirige sur une voie que lui-même n'a pu suivre et dont il sait l'utilité, l'internat des hôpitaux de Paris. Avant de s'y préparer, Maurice accomplit son année de service militaire dans une section d'infirmiers, à l'hôpital du Gros-Caillou. Il y connaît Pierre Sebileau et Fernand Vidal. En même temps, et pour quelque temps, il m'échappe.

Le service militaire achevé, mon frère s'installe dans un appartement du boulevard Saint-Marcel avec Sebileau et Loumeau, bientôt remplacé par Marius Mauny. C'est le travail forcené, usinier, de la préparation du concours, le sommeil qu'on chasse à coups de tasses de café, les nuits réduites. Et voici que, le 21 janvier 1884, au moment où Maurice s'installe dans cette vie de forçat, survient la catastrophe dont jamais nous ne nous sommes consolés, la mort subite de mon père, frappé tandis qu'il enseignait les rudiments de l'hygiène aux élèves de l'Ecole normale d'institutrices de Rouen. Celui qui s'est sacrifié pour ses fils sera privé de la joie qui l'eût payé de tant d'efforts, leur succès. Maurice accourt de nuit; il perd quinze jours dans le deuil. Pour cette raison, il échoue au concours. Il avait été externe chez Landrieux à Tenon; le voici interne provisoire dans le service de Monod à Ivry. La préparation de l'internat reprend au boulevard Saint-Marcel avec Mauny et Maurice de Fleury qui a remplacé Sebileau, reçu à son premier concours. A la fin de cette nouvelle année de préparation, il faut recommencer les épreuves par la faute de l'un des juges. La récompense retardée

du labeur de Maurice approche. Il est reçu le second de la promotion.

Première année d'internat chez Albert Robin à Issy avec de Fleury comme interne provisoire. Maurice s'éprend de son chef de service, médecin mondain, médecin des grandes duchesses, beau parleur. Il fait bientôt une connaissance d'un autre prix.

Maurice de Fleury, fils d'un professeur de la Faculté de Médecine de Bordeaux, s'était engagé dans la carrière paternelle avec le secret désir de l'abandonner, tôt ou tard, pour la littérature. Dès son arrivée à Paris, muni d'une lettre de recommandation, il alla visiter Alphonse Daudet et il s'ouvrit à lui de ses projets. Le grand écrivain ne dépensait pas toute sa délicatesse dans ses livres; son cœur en demeurait emplí. Accessible aux plus humbles, rien ne le touchait davantage que la confiance des jeunes gens. Il écouta le néophyte avec bienveillance et il lui conseilla la préparation de l'internat comme première étape. Une fois reçu, assuré de quatre années de tranquillité matérielle, l'aspirant littérateur se rendrait compte de ses aptitudes et de ses chances. Il choisirait ensuite. De Fleury n'a jamais choisi; il s'est tenu, toute sa vie, entre la médecine et les lettres.

Invité aux réceptions du jeudi, rue de Bellechasse, de Fleury rencontra Léon Daudet. Il le fit venir à la salle de garde d'Ivry. Maurice continuait d'exercer la même attraction sur ceux qui l'approchaient. Délivré de soucis immédiats, il se livrait sans bride aux excès de ses enthousiasmes. Devant ses collègues et leurs invités il rayonnait.

C'est alors qu'il connut Sylvain Lévi. Léon Daudet commençait précisément ses études médicales. Il subit le charme du brillant interne. Il fut conquis. Sa plume affectueuse et fidèle l'a souvent redit et, si elle ne se montrait pas dédaigneuse de la vérification des détails et des dates, ce serait à elle qu'il conviendrait de s'en rapporter sur l'impression ineffaçable que Maurice imposait à ceux qui le fréquentaient.

Léon invita mon frère dans sa famille. Maurice y rencontra des amitiés précieuses et il s'enrichit d'un monde de connaissances nouvelles. Alphonse Daudet, le plus délicieux des conteurs, fut séduit par ce causeur septentrional qui portait des lumières fulgurantes sur les plus graves problèmes de la médecine et qui transposait les méthodes scientifiques dans l'art, la philosophie et les lettres. Il eut foi en lui. Il l'aima. Il pensait que ce nouvel ami serait un modèle et un guide pour Léon.

Dans cette maison où les affreuses souffrances du maître se cachaient sous une ineffable tendresse, Maurice connut Gellroy, Céard, Descaves, Chéret, Franz Jourdain, les Rosny, les Montaigu, Abel Hermant, Ajalbert et bien d'autres. Il fut des premiers abonnés du *Théâtre libre* d'Antoine. Il était des habitués du *Grenier d'Auteuil* chez Edmond de Goncourt, le seul, peut-être, parmi ces écrivains ou ces artistes, qui se montrât rebelle à l'ensorcellement. Le vieux gentilhomme était accoutumé à ce qu'on l'écoutât en silence.

Cette période fut, sans doute, la plus heureuse de l'existence de Maurice. Outre la fréquentation des Daudet et de

leur entourage, il put s'adonner à l'une de ses passions, la musique. Il l'avait cultivée à Rouen chez nos amis Dupré où fréquentaient Henri Lamy et Georges Bugnot, doués, comme Maurice, de belles intelligences musicales. A Paris, il se lia d'amitié avec le compositeur André Gédalge qu'il rencontrait dans de petites réunions musicales chez un ancien interne, Lauth. Mêlant art et science, Maurice alla, dans la même saison, s'instruire de l'embryologie à Würzburg et suivre le pèlerinage de Bayreuth. Il fut des pèlerins à plusieurs reprises. Vers la même époque, il entra au laboratoire de Cornil; quelque temps après, il y devenait moniteur d'anatomie pathologique. Il y fréquenta Gombault, Brault, Letulle, Brissaud, Toupet, Bourges, Mallet.

J'avais commencé mes études médicales à Rouen. Je ne voyais guère Maurice qu'aux rares visites que je lui faisais ou bien lorsqu'il venait chez sa mère. Ayant un besoin impérieux d'auditeurs, il ne se déplaçait jamais seul. Je connus ainsi un certain nombre de ses amis. Maurice les conduisait chez des parents, chez des amis de la famille où ils étaient reçus avec un étonnement cordial. Quel que fût le camarade qu'il menait, on n'entendait, on n'écoutait que Maurice, et avec quel recueillement ! A lui seul, dans ces milieux traditionnels, on passait les opinions extrêmes, les mots crus. On lui passait tout.

C'est vers cette époque qu'il cessa de vouloir me prendre mon prénom. Le sien lui déplaisait. Il portait le mien en second; c'était celui de son parrain, notre grand-père. A chaque visite à Rouen, il opposait ses raisons au droit

que j'avais reçu en naissant. L'amitié de de Fleury qui portait le nom discuté mit fin à cette tentative de dépouillement, la seule que j'aie jamais éprouvée de Maurice.

Il était à penser que j'entrerais définitivement dans l'intimité de mon frère lorsque j'allai, à mon tour, préparer le concours de l'internat, à Paris. Nous habitions ensemble, rue de Grenelle Saint-Germain, 42, un appartement, situé au rez-de-chaussée d'une sorte de cité. Quatre bâtiments enserraient un jardin. Un prêtre âgé y paraissait chaque jour. Il commençait par tourner autour de la grille, protectrice de menus arbustes, en lisant son bréviaire. Ce pieux exercice achevé, il montait à l'étage au-dessus. Il nous a fallu quelques mois avant de connaître que cet ecclésiastique était l'archevêque de Paris et celui qu'il visitait le préfet de sa police. Parfois, nous rencontrions au pied de l'escalier, montant, le dos rond, ou dégringolant en fuyant, de mauvais prêtres.

J'ai dit que Maurice et moi nous habitions ensemble. J'aurais dû dire que j'habitais l'appartement commun. Mon frère avait terminé sa seconde année d'internat, passée moitié à Saint-Louis chez Quinquaud, moitié à la Maison-Dubois chez Lécorché. Tandis que je m'attelais à la préparation du concours, il était interne de Landouzy, à Tennon. Il y a loin de cet hôpital à la rue de Grenelle. Je voyais mon frère chaque samedi. Il dirigeait, avec Vignard, la conférence que je suivais. Je l'apercevais, de l'autre côté de la table, en public. Par pudeur fraternelle, il ne m'interrogeait jamais. J'avais à ma disposition ses

notes, rédigées sous forme de questions. Elles contenaient tant de faits qu'il eût fallu, pour les exposer, un temps parfois quadruple de celui dont les candidats disposaient. C'étaient du moins des mines précieuses où je pouvais commodément puiser; je ne m'en suis pas privé.

Je voyais encore mon frère lorsqu'il venait dîner, rue Dupuytren, à la *pension Salé*, qu'il fréquenta plus assidûment le temps d'internat terminé. Après le frugal repas, nous passions, en compagnie d'amis, un quart d'heure au *café de Flore* que Huysmans fréquentait. Ce café fut, plus tard, le lieu où nous mîmes sur pied le *Guide pratique des Sciences médicales* dont Lesage, Démelin et Winter ont été, avec nous, les auteurs. A l'époque dont je parle, si Maurice apparaissait dans ma vie un autre jour que le samedi, c'était qu'il se rendait rue de Bellechasse, après dîner ou qu'il avait affaire dans le centre de Paris.

Habitant avec lui en théorie, je le voyais donc très peu. Je ne le voyais pour ainsi dire jamais seul. Quelle que fut la compagnie, il choisissait pour interlocuteur la personne la moins connue de lui, dédaignait les comparses familiers et le plus familier était naturellement son cadet. Lorsqu'il venait coucher rue de Grenelle, c'était d'ordinaire à l'heure où je me mettais au lit, recru de travail. Il s'étonnait un peu, sans méchanceté, que je ne veillasse point aussi tard que lui le faisait, quand il menait la vie de candidat. Certains soirs, il arrivait plus tôt, à l'improviste, se déshabillait et s'endormait, sans gêner ma tâche par des discours. Son lit se trouvait dans la pièce où je travaillais, la seule chauffée en hiver. Je lui dois une

grande reconnaissance de ce qu'il n'exerçait pas sur moi sa langue. C'était par respect pour mon labeur, peut-être parce qu'il jugeait l'auditeur trop habituel; sans doute aussi, avait-il sommeil. Il ne me posait d'ordinaire qu'une question : « Qu'est-ce qu'il y a de nouveau à *la maison* ? » A *la maison*, c'était la maison maternelle; c'était aussi ma mère. Depuis son départ de Rouen, je ne lui ai jamais entendu dire Papa ou Maman. Il n'écrivait pour ainsi dire jamais à *la maison*.

Je prenais donc, de ses conversations, ce qu'il en adressait aux autres. C'était, de plus en plus, des jugements en bloc, des raisonnements à point de départ tenu comme un grain de poussière, à point d'arrivée des dimensions d'une montagne, que dis-je, d'une galaxie. A cette période de sa vie, je l'ai vu brusque, parfois cassant. Je ne l'ai pas vu aigri. Il ne s'aigrira que plus tard. Pour comprendre le caractère de Maurice, il faut aussi tenir compte d'une infirmité qui l'avait frappé dès l'adolescence à la suite d'olites moyennes fort douloureuses. Il entendait assez mal. Jamais, il n'en a avisé personne. Il trouvait plus simple de ne pas écouter et de parler pour lous. Ce degré léger de surdité s'est plutôt atténué avec l'âge. Il l'éloigna du théâtre qui, je crois, ne l'intéressait guère, des réunions de société qui ne l'intéressèrent jamais; il ne l'éloigna pas des concerts qu'il suivait avec assiduité. Je ne pense pas qu'il éprouvât une gêne véritable. Cependant, ce manque à l'attention développa son esprit catégorique et son dédain des contradicteurs.

Plus heureux que ne l'avait été Maurice, je décroche, à

la fin de ma première année d'externat, la calotte d'interne. Dans la semaine où j'ai passé les épreuves, je deviens soldat. C'est la cause d'une nouvelle séparation entre les frères; non que ma caserne soit éloignée, c'est celle du 46^e de ligne, rue de Babylone; mais il règne un esprit si libéral dans cette maison vis-à-vis des conditionnels étudiants en médecine que je passe la majorité des journées à Rouen. Maurice n'y paraît guère plus. Il est alors interne à la Salpêtrière, chez Jeffroy. Il y a, pour interne provisoire, Victor Morax qui restera de nos plus fidèles amis.

Après trois mois aux Chasseurs alpins, deux de vacances, je prends, à mon tour, le service d'interne. Dans le même instant, Maurice le quitte. Et, presque aussitôt, nous abandonnons l'appartement commun, sans quitter le rez-de-chaussée de notre maison-cité. Maurice s'installe dans de nouvelles pièces. Il commence à se meubler; il n'achèvera jamais. Il achète trois chapiteaux romans d'une vieille église de Meaux et les abandonne dans le vestibule de mon logement, ne sachant où les placer. Il parle de faire de la clientèle et s'en garde. Il parle de se présenter au Bureau central et il s'y présente. Il est admissible à son premier concours, fait inouï. Malgré ce succès, il ne se représentera plus. Il a pris en aversion ces épreuves. Il déteste la perte de temps qu'elles occasionnent, les compromissions qui, trop souvent, les accompagnent. Déjà, il avait sur le cœur le résultat de son concours pour la médaille d'or de l'internat. Il y aurait ici bien des choses et de piquantes à rapporter. Maurice dédaignait de s'y arrêter. Sur ce sujet, je n'irai pas plus loin.

Mais voici que la destinée prononce et que tout va changer pour lui. Mon frère s'est fait inscrire au cours de microbiologie de l'Institut Pasteur que professe Roux. Jusqu'à cette minute, il n'a reconnu valable qu'une science de laboratoire, l'anatomie pathologique. Il lui avait consacré quatre années d'études et demandé le sujet de sa thèse de doctorat, *les Grandes scléroses cardiaques*. La veille du jour où il va commencer de suivre le nouvel enseignement, Maurice affirme devant moi que les travaux de Pasteur n'ont pas fait avancer d'une ligne les conceptions générales en médecine. Parole osée, sacrilège qui précède de quelques heures l'illumination par la Grâce, la conversion.

C'est une conversion brutale, entière et, assurément, la plus loquace des conversions. Ceux qui approchent Maurice ou qu'il raccole sont tenus de participer à l'enthousiasme. Il n'est pas de détail de la science nouvelle qui ne doive les transporter. La technique de la préparation des pommes de terre pour les cultures nous est donnée comme une application sublime de la raison. Cependant, Roux tombe malade dès les premières leçons. Yersin le remplace. L'initiateur changé, la magie continue. Sitôt le cours achevé, Maurice entre à l'Institut Pasteur. En même temps, il renonce au Bureau central.

Il y avait, à ce renoncement, une autre raison. Une injustice flagrante, inexcusable, venait de frapper Léon Daudet à son premier concours de l'Internat. Pas plus que je n'ai parlé de l'affaire de la médaille d'or, je ne parlerai ici de la matière de cet autre scandale. Maurice en

fut révolté. Il se sentit à jamais touché dans son respect de la justice que tant d'injustices médicales n'avaient point encore éclairé. Il souffrit dans son amitié, dans les projets qu'il formait pour l'avenir de Léon. Il avait décidé, en lui-même, de cet avenir. Léon, une fois interne, serait entré à l'Institut Pasteur; et, qui sait, sans cet échec, si, malgré son tempérament fougueux, malgré l'influence de Drumont, de Barrès, de Maurras, le grand polémiste n'eût pas été un disciple fécond de la science pastorienne ?

Il n'est nul esprit instruit qui ignore aujourd'hui la comédie que représentent les concours médicaux. Trop de scandales en ont montré les ficelles. A côté des mérites et du labeur écrasant des candidats, on sait la part arbitraire qu'y prennent le jeu scénique, les caprices du hasard et les intrigues des coulisses. Nul ne réussit, pour ainsi dire, s'il lui manque une intelligence parmi les juges. Plus le concours est élevé, plus cette condition est nécessaire.

Le chef le plus influent de Maurice, je ne dis pas celui qui possédait le plus de science médicale, celui qui l'eût soutenu avec le plus de vigueur et qui l'eût imposé au concours du Bureau Central avec la facilité que donne la valeur d'un candidat de haut mérite, ce médecin autoritaire siégeait précisément, cette année-là, dans le jury de l'internat. Maurice lui avait parlé de Léon Daudet dont la valeur n'était pas contestable et dont les épreuves étaient bonnes. Ce fut ce juge qui mena la campagne contre lui. Impitoyable, il le desservit auprès d'autres juges, plus ou moins intéressés à l'échec, et forma la majorité qui pro-

nonga l'injustice. Maurice connut la manœuvre de la bouche de son maître. Il ne l'admit pas; il brisa avec lui. C'était s'interdire la voie des concours. Mon frère conservait encore d'excellents chefs sur le dévouement desquels il eût pu compter, Landouzy, Quinquaud, Lécorché, et bien des sympathies en dehors de ses maîtres directs. Il préféra la rupture et il obéit à l'ardeur qui l'entraînait vers la microbiologie.

Il apportait, pour y réussir, des connaissances médicales complètes, un bagage scientifique excellent et qu'une érudition de plus en plus vaste enrichissait sans cesse. Son désintéressement allait de pair avec celui des chefs de la maison. Ce fut, dès la première heure, un pastorien dans la monacale signification et dans toute l'étendue du terme. Il n'appartient pas à un cadet qui s'est essayé dans la même carrière d'y définir, encore moins d'y juger son aîné. L'œuvre qu'il y a menée et qui l'a rendu illustre sera mieux expliquée par d'autres (1). Si étrange que la chose puisse paraître — les frères ont des pudeurs qui s'étendent du corps à l'esprit — Maurice ne m'a jamais parlé, pas une fois, de ses travaux ou de ses conceptions. J'ai dit aussi la différence, l'abîme qui séparait le cerveau systématique, absolu, de mon frère de ma manière de considérer notre science commune. Je ne lui ai jamais demandé, comme lui, des formules d'ordre mathématique, des véri-

(1) Elle l'a été par MAGROU dans son livre si instructif, si clair et si fidèle : *L'Œuvre scientifique de Maurice Nicolle*, Masson et C^{ie}, éditeurs.

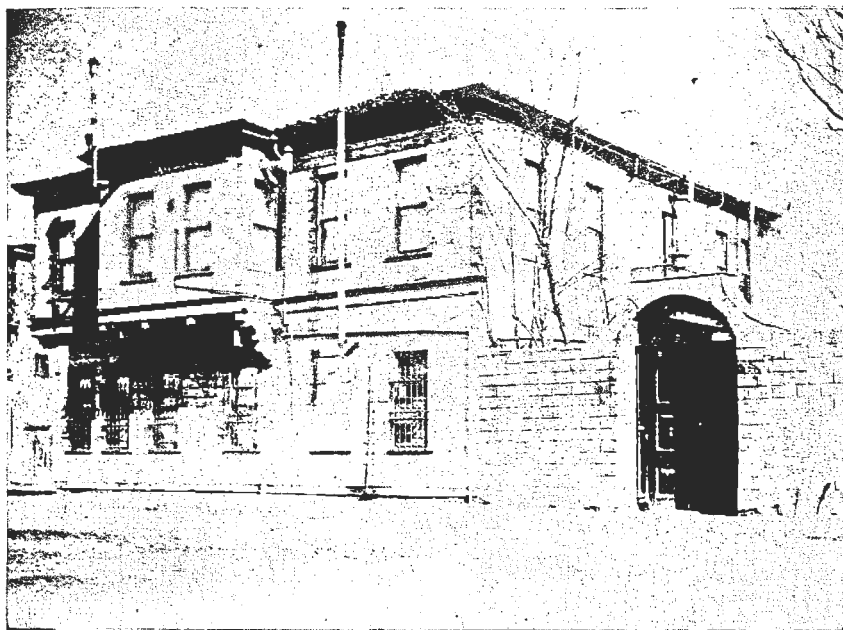
tés intangibles, seulement des relations, des points de vue.

Le savant, le collègue m'échappe donc en partie chez Maurice, et, de ce fait, j'approche du terme de ces mémoires. Au reste, mon frère n'appartiendra plus guère qu'à sa tâche. Sans doute, il prend, en apparence, sa part à la vie du milieu, à la vie de tous les jours. Elle a cessé de l'intéresser en elle-même; elle ne lui offre que des sujets à définir, à discuter, à démolir surtout. Elle n'est plus, toutes choses ne sont plus que matériaux, fournis par l'occasion et sur lesquels travaille la plus formidable machine à raisonner. Suivant la qualité de la matière, le produit est ou bien d'une solidité, d'une perfection merveilleuses ou bien la construction la plus arbitraire; une merveille, certes, mais qui heurte la vie et l'évidence. C'est alors qu'il publie ses premiers travaux sur les méthodes de coloration microbienne; il collabore avec Morax et Cantacuzène.

La rupture avec les concours médicaux, une grave fièvre typhoïde, les difficultés qu'éprouve l'apprenti savant à réaliser son but n'ont pas diminué le volume ni l'éclat des conversations; le ton en est plus âpre. Maurice se lie moins aisément; il se détache de fidèles amis sans raison. Ne m'a-t-il pas dit de l'un deux qui souffrait d'être négligé et m'avait prié de m'informer de la cause de cette attitude : « Depuis six ans que je le connais, il ne m'a rien appris ». Ce qui était pertinemment faux; car ce bon Lasneret lui avait enseigné bien des détails de construction et d'architecture.

Le séjour de huit années qu'il fait à Constantinople représente, dans la vie de mon frère, une pièce en deux parties. La première est d'enthousiasme : enthousiasme pour le pays, les hommes (même les hommes), pour l'art musulman. Maurice apprend le turc, l'arabe, le persan. Il collectionne les tapis d'Orient. Chaque vendredi, il passe l'après-midi chez les marchands du bazar à se faire dérouler des étoffes. Bien entendu, il explique à chacun leur métier. C'est son habitude. Emile Leredde ne l'a-t-il pas entendu, un jour où ils étaient allés ensemble prélever des organes de chevaux morveux aux abattoirs de Paris, discuter devant les bouchers de la structure et l'origine des tubercules translucides.

Maurice organise l'Institut de microbiologie de Nischan-Tach; il enseigne, écrit des manuels où son érudition s'exprime; il prépare des sérums, des vaccins; il mène son œuvre scientifique. Lui qui n'aime point se déplacer, il visite Brousse, Ismid, Isnik, Smyrne. Avec le poète Pierre Quillard, il défend la cause arménienne. On l'apprécie partout, sauf à l'ambassade de France où il a négligé de se présenter. Il a voiture, cocher, une douzaine de collaborateurs ottomans dont un homme de valeur, un ami délicat, le vétérinaire Adil Bey. Son traitement, le budget du laboratoire lui sont alors versés, en retard certes, mais régulièrement. Il jouit de la protection occulte du sultan. Il s'est marié à une toute jeune femme, délicieuse, qui sait comprendre ce grand enfant. Il est heureux. Physiquement, il commence à épaissir; mais il reste souple. Il est, pour les visiteurs qu'il reçoit, un hôte fastueux.





Et voilà que le conte d'Orient se renverse. Jalousies, impuissance de mordre sur une honnêteté de silex, intrigues de collègues d'autres nations, effet de conversations imprudentes ? On calomnie Maurice en haut lieu ; on effarouche Abdul Hamid ; on lui persuade que le laboratoire constitue un danger public ; on parvient à couper les vivres. En vain, mon frère fait rattacher son institut successivement à divers ministères. Il a commencé par celui de l'Artillerie, l'enseignement de la médecine étant, en Turquie, uniquement militaire et faisant partie des armes spéciales. Il termine par celui des Eaux, Mines et Forêts pour la raison que c'est le seul qui fasse des recettes. Venu à Paris pour se plaindre, il attaque sans ménagement les personnages influents de là-bas devant leurs collègues de France, solidaires par esprit de corps. Rien qui scandalise autant que l'exposé indiscutable de scandales. Maurice inquiète ceux auxquels il s'adresse. On l'écoute ; l'honnêteté, l'intelligence se font toujours écouter. C'est pure forme. On ne le coulera pas ; on le laissera tomber. A l'Institut Pasteur, mon frère néglige de mettre au courant de ses désirs, de tracer un programme d'action à qui l'aurait défendu. Il préfère raconter des anecdotes, d'ailleurs piquantes et instructives, et, quand il part, il se plaint de n'être pas soutenu. Il n'a rien demandé.

A plusieurs reprises, il menace de donner sa démission. On lui a envoyé, de Paris, Auguste Marie, puis Paul Remlinger comme adjoints et, au besoin, comme successeurs. Finalement, en 1902, Maurice démissionne et Remlinger prend la place dans laquelle il luttera avec vaillance jus-

qu'à la Révolution jeune-turque qui l'oblige à son tour à la retraite. Il est juste de dire que les médecins ottomans ont rendu un plein hommage à la personne et aux services de mon frère, après sa mort.

Maurice rentre à Paris aigri. Il souffre, sans en parler jamais, de l'amoindrissement de sa situation matérielle. Il ne s'est guère inquiété de la place à tenir à l'Institut Pasteur. Il souffre de ne pas en trouver une à sa taille. Il n'a pas tort; mais il néglige d'indiquer quelle serait cette place. Dès l'arrivée, il se met de l'opposition, lui qui pourrait si bien séduire et conseiller. Il parle, parle, accuse les hommes. La violence de l'expression rend inoffensives ses critiques. Elle les rend inefficaces.

Cependant, il s'installe, poursuit ses travaux, groupe des bonnes volontés, s'entoure de collaborateurs et d'élèves qui ont foi en lui, qui l'aiment et ne l'abandonneront pas aux jours de malheur. Je les cite par ordre d'ancienneté : Panisset, Frouin, Abt, Pozerski, Alilaire, Loiseau, Mouton, Legroux, Jouan, Truche, Launoy, A. Berthelot, Forgeot, Cesari, Debains, M^{lle} Raphaël, Frasey, Nicolas, Magrou, Boquet, Cotoni, Levy-Bruhl. Je ne parle pas de notre ami F. Mesnil qui s'associe à lui pour des recherches de chimiothérapie. La diversité des compétences de ceux que Maurice appelle montre l'universalité de son esprit; elle témoigne de la diversité des buts que son activité se propose. Il a conquis ces intelligences; il les influence ou les guide et, en même temps, son esprit destructeur souvent les décourage.

La guerre l'ancre dans son personnage. Il assure la préparation de certains sérums, de vaccins. Il contracte, à ce travail, une fièvre ondulante qu'il traîne pendant des mois. Il a perdu sa jeune femme. Chez lui, tout trait sensible s'efface. Il n'est plus qu'intelligence, volonté, travail et discours. A quarante ans passés, il avait appris l'anglais; il le parle sans accent. Il possède depuis longtemps la pratique de la langue de Goethe. Pour augmenter ses richesses, il entreprend de refaire son éducation scientifique en commençant par les mathématiques. Il reprend l'étude de la physique. Il ne se trouve pas assez savant. Il laisse, à ceux qui le fréquentent, une impression d'intelligence courroucée. Georges Duhamel qui le connut à cette époque en avait gardé une image admirative, non exempte d'appréhension pour l'avenir.

Par ces acquisitions plus solides, Maurice estime qu'il construira la médecine sur des bases, enfin exactes. Poursuivant la rédaction de ses manuels ou de mémoires dont le style devient compact, télégraphique, il annonce qu'il arrivera à condenser la microbiologie entière dans une page de texte. Conversations de plus en plus véhémentes, presque toujours injustes quand il traite des personnes; en matière d'idées, souvent butées, parfois géniales. Jamais de vacances, point de repos, les livres, les résumés, plume en main.

Un soir qu'il travaillait, étudiant un traité de mécanique rationnelle, la paralysie l'attaque. Il lutte. Frappé à la main droite, il apprend à se servir de la gauche; il y

réussit. Pour mieux faire, il dactylographie. Il surmonte moins aisément l'aphasie qui, sans rémission, s'accroît. Infirmes, il reprend sa place dans son laboratoire et, quand il est contraint de s'en éloigner, il continue de guider ses élèves. Il faudra des années avant qu'il se désintéresse de leurs travaux.

La fatalité ne lâche point le luttreur. Féroce, elle le prive un à un des moyens de communiquer sa pensée. Avec sa main gauche qui demeure libre, il invente un langage des doigts. Autrefois, il savait trouver pour chacun un surnom, rarement favorable, souvent d'une application merveilleuse. A présent, il désigne les gens par un geste, emprunté caricaturellement à la personne elle-même.

Capable longtemps encore d'une attention avide, soutenue, pour ce qu'on lui rapporte de nouveau, le visiteur disparu, il reste lié à lui-même. C'est assez cependant, avec la lecture, pour occuper sa pensée lucide, inlassablement agissante. Il dévore les périodiques, les livres de science et, quand il semble se désintéresser de la science puisqu'il n'a plus aucun rôle à jouer dans son progrès, il continue de s'instruire, de nourrir sa mémoire insatiable. Je me suis aperçu, alors qu'il ne pouvait plus tracer sur l'ardoise que des mots à peu près illisibles, qu'il avait appris, dans la grammaire de Dottin, les éléments de la langue gauloise. Longtemps, il sort en voiture, tous les jours, accompagné de Madame Gosset, qui veille fraternellement sur lui; il met à ses derniers contacts avec l'agitation de la grande ville une passion frénétique. Et, subitement, il renonce à la promenade. Le voici réduit à con-

templer, au-delà d'un morne et étroit espace, des murs nus et noircis. Le nombre de ses fidèles s'amoindrit. Il lui reste notre admirable ami et maître A. Netter. Il lui reste son fils, Jacques, et Marie, sa vieille bonne.

Un an avant sa mort, ce grand esprit, logé dans une enveloppe qui paraissait indestructible, n'avait rien perdu de sa puissance. Il semblait un roc, battu de flots cruels, de plus en plus lointain, inabordable. Un sourire, nouveau sur sa face, rappelait la douceur du sourire maternel. En désaccord avec cette expression humaine, l'éclat des yeux gris témoignait d'une volonté soucieuse de ne pas céder à l'infortune. Le destin terrible qui l'enchaînait, Maurice n'a jamais consenti à l'admettre. La mort l'a saisi, le 20 août 1932, au moment où il allait cesser d'être lui-même.

CHARLES NICOLLE.



Adil-Bey

(NICHAN-TACH)

Cher Monsieur Doy,

haut un sanglier, je vous envoie à l'aise l'un des
pense de mon oncle

Le plus grand gâchis continue à regner. Pour
le remède, ce n'est ni, on admet à voir les pestiférés.
On fait des cultures & inoculations chez eux. J'ai lu de
Médecine; on va en faire à l'administration sanitaire
les diaphanités sont contradictoires, car beaucoup de mé-
-decins, pour plaire en haut lieu, donnent des réponses
doutantes ou nient catégoriquement. Girardet appelle un
bas de médecins, dont la plupart n'ont pas vu les mala-
-des & leur demande gravement leur avis; on ne sait ce
qu'ils répondent. Je pensais certain que Louis Girardet
à télégraphie en Angleterre pour demander un bactériolo-
-giste, afin de savoir à quoi s'en tenir. Puis il en demandait

Un en Allemagne et peut-être au Japon, en sait ?

Amix se vérifie que vous m'écritez le 26 janvie.
(je copie très exactement).

JE SUIS PERSUADÉ QUE CETTE HISTOIRE DE
PESTE. TOURNÉRA A VOTRE AVANTAGE, ET QUE L'ON VOUS
REVIENDRA, SURTOUT SI LA MALADIE AUGMENTE, CAR
LES PLUS PREVENUS COMPRENDONT QUE JEUL
VOUS AVEZ VU JUSTE ET QUE C'EST ENCORE A VOUS
QU'IL FAUT AVOIR RECOURS POUR LES BEJOINES
UTILES.

Bien à vous,
M. Wülfel

O jours d'ami, votre présence me's rare consolation.

① Puisque les plus prévenus, aïeux, compense également que
l'ai vu juste en tout & depuis longtemps

Diagnostic

2000

1. Car. analomelinigae

- En conclusion, es y avaras trofados.
Es de un (por) de la relación y de la misma (con
fide de un amante (por) de un)

— E. functional: Resp. chain:
(p. or hypox) linked (p. or h.) in?

— S. mitgeteilt. Dordrecht, anst. 1892
in der Kunst & der Wissenschaft: Gesamte

Evolution. Debut, mais de l'usage,
evol d'un d. maintenant s. l'usage.

André cadavre mort. L'acte qui
confirme l'union - qui prouve - que
cela n'est pas (c'est de la) - que
Telle (prouve) l'acte (c'est de la)
Ego de l'acte qui est: B.

Exp. Summating cont. B

Therapie

Veteran 42

3. *Tricholoma*. One at least 4' alt. (15' to 20' in)

J. pro - to v. direct man plus les
valeurs des art. de la g. de
manufactures (c'est tout).

Deputy & will say's Job.
Deputy & will say's Job.

Sediment, a form for the sedimentation
J. marine benthic process
Drain (fugate) basin working here
(note)

2. 15. 10. 2

Pa valen

7 de junho

~~Shoreline~~ 2, 3 of the nation est. ©

③ Carb. acid; fat, veg^a (acids)
hum (cont. acids & indoles)
infect other fungi
and ants.

Carine d'le, ~~disparates~~
(volutions)

3. Value has risen

4. Value der ersten Beisp.

D. rehopachy (G. m. 2 +)

James Earl
Ray - a.i.m.

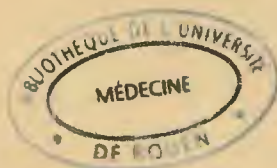
Sally on me found / dans le 12e
C'est la fin de l'histoire.

**BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE
MEDECINE-PHARMACIE**

Tél. 02 35 14 84 65

DATE de RETOUR des DOCUMENTS
(1 jour de retard = 1 jour de suspension de prêt)

RETOUR LE		
21 MAI 2012		



1883

1884